

Pier Paolo Pasolini

La rage

Traduit de l'italien
par Patrizia Atzei et Benoît Casas

Introduction de Roberto Chiesi

NOUS
MMXVI

Traitement

Pier Paolo Pasolini

Que s'est-il passé dans le monde, après la guerre et l'après-guerre ?

La normalité.

Oui, la normalité. Dans l'état de normalité, on ne regarde pas autour de soi : tout autour se présente comme « normal », privé de l'excitation et de l'émotion des années d'urgence. L'homme tend à s'assoupir dans sa propre normalité, il oublie de réfléchir sur soi, perd l'habitude de se juger, ne sait plus se demander qui il est.

C'est alors qu'il faut créer, artificiellement, l'état d'urgence : ce sont les poètes qui s'en chargent. Les poètes, ces éternels indignés, ces champions de la rage intellectuelle, de la furie philosophique.

Il y a eu des événements qui ont marqué la fin de l'après-guerre : prenons, pour l'Italie, la mort de De Gasperi.

La rage commence là, avec ces grandes, grises funérailles.

L'homme d'état antifasciste et reconstruteur a « disparu » : l'Italie s'adapte, dans le deuil de sa disparition, et s'apprête donc à retrouver la normalité des temps de paix, d'une véritable, immémoriale paix.

Mais quelqu'un, le poète, se refuse à cette adaptation.

Il observe avec détachement — le détachement du mécontentement, de la rage — les derniers actes de l'après-guerre : le retour des derniers prisonniers, souvenez-vous, dans des trains sordides, le retour des cendres des morts... Et... le ministre Pella qui, plein de morgue, scelle la volonté de l'Italie de participer à l'Europe Unie.

C'est ainsi que recommence, en paix, le mécanisme des relations internationales. Les cabinets succèdent aux cabinets, les aéroports voient un incessant va-et-vient de ministres, d'ambassadeurs, de plénipotentiaires qui descendent des passerelles d'avion, sourient, disent des mots vides, stupides, vains, mensongers.

Notre monde, en paix, déborde d'une haine sinistre, l'anticommunisme. Et sur fond opprimant et déprimant de Guerre froide et d'Allemagne divisée se profilent les nouvelles figures des protagonistes de l'histoire nouvelle.

Khrouchtchev, Kennedy, Nehru, Tito, Nasser, De Gaulle, Castro, Ben Bella.

Jusqu'à la rencontre, à Genève, des quatre Grands : et la paix, encore troublée, se dirige vers son installation définitive.

Et la rage du poète, envers cette normalisation qui est consécration du pouvoir et du conformisme, ne peut que croître encore.

Qu'est-ce qui rend mécontent le poète ?

Une infinité de problèmes qui existent et que personne n'est à même de résoudre : et sans la résolution desquels la paix, la véritable paix, la paix du poète, est irréalisable.

Par exemple : le colonialisme. Cette violence anachronique d'une nation sur une autre, avec ses séquelles de martyrs et de morts.

Ou : la faim, pour des millions et des millions de sous-prolétaires.

Ou : le racisme. Le racisme comme cancer moral de l'homme moderne et qui, précisément comme le cancer, prend une infinité de formes. C'est la haine qui naît du conformisme, du culte de l'institution, de l'arrogance de la majorité. C'est la haine pour tout ce qui est différent, pour tout ce qui ne rentre pas dans la norme, et perturbe ainsi l'ordre bourgeois. Malheur à celui qui est différent ! voilà le cri, la formule, le slogan du monde moderne. Haine envers les noirs donc, les jaunes, les

gens de couleur : haine envers les juifs, haine envers les enfants rebelles, haine envers les poètes.

Lynchages à Little Rock, lynchages à Londres, lynchages en Afrique du nord ; insultes fascistes aux juifs.

C'est ainsi que la crise éclate de nouveau, l'éternelle crise latente.

Les événements de Hongrie, Suez.

Et l'Algérie qui commence peu à peu à se couvrir de morts.

Le monde ressemble, pendant quelques semaines, à ce qu'il était quelques années plus tôt. Coups de canon, décombres, cadavres dans les rues, files de réfugiés en haillons, paysages incrustés de neige.

Morts éventrés sous la canicule du désert.

Dans le monde la crise se résout, encore une fois : les nouveaux morts sont pleurés, honorés, et recommence, toujours plus intégrale et profonde, l'illusion de la paix et de la normalité.

Mais, avec la vieille Europe qui se réinstalle dans ses gonds solennels, naît l'Europe moderne :

le Néo-capitalisme ;

le Marché Commun, les États-Unis d'Europe, les industriels éclairés et « fraternels », les problèmes des relations humaines, du temps libre, de l'aliénation.

La culture occupe des terrains nouveaux : nouveau souffle d'énergie créatrice dans les lettres, le cinéma, la

peinture. Un énorme service rendu aux grands détenteurs du capital.

Le poète servile s'anéantit, rendant vains les problèmes et réduisant tout à la forme.

Le monde puissant du capital a, en guise d'impudent drapeau, un tableau abstrait.

Ainsi, tandis que dans un coin la culture de haut niveau devient de plus en plus raffinée et réservée à quelques-uns, ces « quelques-uns » deviennent, fictivement, nombreux : ils deviennent « masse ». C'est le triomphe du « digest », de l'« illustré » et, surtout, de la télévision. Le monde déformé par ces moyens de diffusion, de culture, de propagande, devient de plus en plus irréel : la production en série, y compris des idées, le rend monstrueux.

Le monde des magazines, du lancement à échelle mondiale des produits, même humains, est un monde qui tue.

Pauvre, tendre Marilyn, petite sœur obéissante, accablée par ta beauté comme par une fatalité qui réjouit et tue.

Peut-être as-tu pris le bon chemin, nous l'as-tu enseigné. Ton blanc, ton or, ton sourire impudique par politesse, passif par timidité, par respect envers les adultes qui te voulaient ainsi, toi, restée gamine, voilà ce

qui nous invite à apaiser la rage dans les pleurs, à tourner le dos à cette réalité maudite, à la fatalité du mal.

Car : tant que l'homme exploitera l'homme, tant que l'humanité sera divisée en maîtres et en esclaves, il n'y aura ni normalité ni paix. Voilà la raison de tout le mal de notre temps.

Et aujourd'hui encore, dans les années soixante, les choses n'ont pas changé : la situation des hommes et de leur société est la même qui a produit les tragédies d'hier.

Vous voyez ceux-là? Hommes sévères, en veste croisée, élégants, qui montent et descendent des avions, qui roulent dans de puissantes automobiles, s'asseyent à des bureaux grandioses comme des trônes, se réunissent dans des hémicycles solennels, dans des lieux superbes et sévères : ces hommes aux visages de chiens ou de saints, de hyènes ou d'aigles, ce sont eux les maîtres.

Et vous voyez ceux-là? Hommes humbles, vêtus de haillons ou de vêtements produits en série, misérables, qui vont et viennent par des rues grouillantes et sordides, qui passent des heures et des heures à un travail sans espoir, se réunissent humblement dans des stades ou des gargotes, dans des masures misérables ou dans de tragiques gratte-ciels : ces hommes aux visages semblables à ceux des morts, sans traits et sans lumière sinon celle de la vie, ce sont eux les esclaves.

De cette division naissent la tragédie et la mort.

La bombe atomique avec son champignon funèbre s'élargissant en des cieux apocalyptiques est le fruit de cette division.

Il ne semble pas y avoir de solution à cette impasse, dans laquelle s'agite le monde de la paix et du bien-être. Peut-être seulement un tournant imprévisible, inimaginable... une solution dont aucun prophète ne saurait avoir l'intuition... une de ces surprises qu'a la vie lorsqu'elle veut continuer... peut-être...

Peut-être le sourire des astronautes : c'est lui, peut-être, le sourire de l'espoir véritable, de la paix véritable. Interrompues, ou fermées, ou sanglantes les voies de la terre, voici que s'ouvre, timidement, la voie du cosmos.

La rage



« Pourquoi notre vie est-elle dominée par le mécontentement, l'angoisse, la peur de la guerre, la guerre ? »
C'est pour répondre à cette question que j'ai écrit ce film, sans suivre un fil chronologique, ni même peut-être logique. Mais plutôt mes raisons politiques et mon sentiment poétique.



6 a. Reproduction « Ouvriers 1945 » de Guttuso

(Voix officielle annonçant la victoire des syndicats catholiques)

7. Victoire des syndicats catholiques à la FIAT

Sans doute dans de nombreux pays du monde
et certes dans le mien, qu'on appelle Italie,
le Capital se sent rétabli
dès qu'il peut recommencer à corrompre.

Acheter un ouvrier
ne coûte rien. Il suffit
de faire miroiter à son noble cœur
une reconnaissance de noblesse.
Lui donner une foi, un drapeau,
quelque chose qui le rapproche de ce monde
qui, pour lui, depuis l'éternité, est supérieur.

(Interviews)

Et sur le visage du traître il y a l'angoisse
d'un désir de noblesse trompeur :
les os de son visage
sont faits de pleurs asséchés.
C'est un bon fils, c'est un bon père : et il veut,
désespéré, lui aussi être un esprit, participer
aux festins de ceux qui ne vivent pas que de pain.
Il peut devenir méchant comme un chien fidèle,
l'ouvrier catholique désespéré, car il sait
au fond de sa conscience
ne pas être *digne*. Et ses yeux brillent
d'une lumière de fiel.

(Voix officielle et discours des deux ouvriers)

8. Le Christ des abysses

Pour un drapeau rouge trahi,
une image de Dieu retrouvée.

Mais l'obscurité de la conscience
ne réclame pas Dieu, seulement ses statues.

La terrible force des Phariséens
est de ne pas craindre le banal et le ridicule.

C'est avec une émouvante honnêteté
qu'ils accomplissent leur rituel.

9. Guerre en Corée

Si la guerre recommence, de qui est-ce la faute ?
Ah, des péchés des pauvres gens,
évidemment. Dieu punit
les sodome en haillons, les gomorrhe
de la misère, les courses de l'amour pouilleux.

Les riches meurent aussi,
évidemment. Mais pour quelque chose.
Et ce « quelque chose »
c'est la furie qui fait du monde
le contraire de lui-même, une brûlante
ruine, une obscurité sans fond.

Petits Coréens, vous étiez en vie vous aussi.
Ignorés, parce que nous les riches ignorons la misère.
Et notre prétexte c'est la distance,
comme si la distance guérissait les maux,
comme si, à l'ultime horizon, vivaient des hommes
traînés par des vies célestes,
comme des petits ours ou des castors... Vous étiez des
millions
d'hommes comme nous. Et pour vous connaître
nous avons dû vous savoir en guerre,

vous savoir vêtus tels des mendiants de haillons militaires,
vous savoir inférieurs et supérieurs, bourreaux et martyrs,
fascistes et communistes : comme nous, exactement
comme nous,
là-bas, où l'horizon de l'horizon
ne suffit pas à faire de la vie rien que la vie.

Il y a « quelque chose »
dont la faute vous est attribuée,
humbles fourmis exaspérées, millions
de petits cadavres...
Et nos enfants aux nez écrasés
et aux visages généreux seront appelés Coréens.
Les enfants du peuple, naturellement...

*... À Panmunjeom se réunissent pour la énième fois les pléni-
potentiaires de l'ONU et de la Corée du Nord : mais cette
fois-ci la réunion n'est pas vaine : elle sanctionne, avec la
signature d'un accord précis entre les deux parties, la pro-
cédure de rapatriement des prisonniers. Premier pas vers
l'armistice...*

*... Et à ce moment, le moment où le barbelé des camps de
concentration n'est plus qu'un souvenir, les larmes montent
aux yeux des ex-prisonniers.*

*Dernières nouvelles de Corée. On échange les prisonniers.
Et c'est un espoir de paix...*

Ah, voix sans aucun espoir, voix du monde puissant, voix de l'hypocrisie qui n'a même pas la pudeur de cacher son indifférence impitoyable.

10. Retour de prisonniers

À Udine un autre retour, lié lui aussi aux vicissitudes de la Guerre : celui du second — officiellement le dernier, hélas — groupe des prisonniers en Russie.

Et dans mon pays aussi, qu'on appelle Italie,
reviennent les derniers prisonniers : une douzaine
d'hommes aux visages dont les os
sont faits de stupeur asséchée,
habillés de vêtements destinés
aux enfants ou aux malades... Coréens,
humbles Coréens, eux aussi, avec des mères
et des épouses dont la douleur ne cesse pas avec le retour,
un jour de pluie, à la gare de Udine.

11. Churchill en son jardin

Et c'est la paix.
Temps de soleil des vacances,
douze ans après la fin de la guerre,
paix pour l'homme d'État,
paix pour les villages,
paix pour les villas,
paix pour les enfants,
paix pour le peuple,
paix qui veut être douceur de vivre,
vacances et soleil.

12. La rencontre des Grands à Genève

Doux hivers d'Europe :
les quatre Grands se rencontrent.

Douces villes d'Europe :
ils se rencontrent à Genève.

Doux souvenirs d'Europe :
ils se rencontrent pour la première fois.

Douce oisiveté d'Europe :
ils se rencontrent pour la paix future.

Doux soleil d'Europe :
ils se rencontrent avec la guerre au cœur.

19. Télégramme du correspondant américain en Hongrie
et images des symboles déchirés

Et voici le dernier message transmis de Vienne, par téléscripteur, par le correspondant de l'United Press, terrible dans son laconisme : « Adieu, nous ne vous oublierons pas, adieu... les Russes sont trop près ». Enfin le rideau du silence sanglant.

Des drapeaux, des uniformes, des tableaux, on enlève les signes de l'occupation étrangère.

20. Images de la guerre civile à Budapest

Noirs hivers de Hongrie :
la contre-révolution a éclaté.

Noires villes de Hongrie :
les frères blancs tuent.

Noirs souvenirs de Hongrie :
les frères bourgeois ne pardonnent pas.

Noire paix de Hongrie :
on réclame du sang pour les fautes de Staline.

Noir soleil de Hongrie :
les fautes de Staline sont les nôtres.

Voici les premières images qui nous parviennent de la frontière austro-hongroise. Les véhicules des combattants de la liberté arrivent sans cesse, ils sont ravitaillés en plasma et en médicaments. Le ministre de la défense autrichien s'entretient avec les douaniers passés du côté antirusse.

Noire année de Hongrie :
la rédemption est dans la conscience,
noire confusion de Hongrie,
dans le chaos il faut redevenir libres !

21. Manifestations de jeunes anticommunistes à Rome

Si on ne crie pas vive la liberté avec humilité
on ne crie pas vive la liberté.
Si on ne crie pas vive la liberté en riant,
on ne crie pas vive la liberté.
Si on ne crie pas vive la liberté avec amour,
on ne crie pas vive la liberté.
Vous, fils des fils, vous criez
avec mépris, avec rage, avec haine
vive la liberté,
donc, vous ne criez pas vive la liberté!
Il y a une liberté véritable et une liberté mensongère,
mieux vaut être les héros de la liberté véritable.
Sachez-le, fils des fils,
que vous criez vive la liberté
avec mépris, avec rage, avec haine.

22. Manifestations anticommunistes à Paris

Noire soirée de Paris :
la bourgeoisie française va à la Bastille.

Noirs boulevards de Paris :
ses leaders marchent comme des colonels.

Noirs présages de Paris :
la liberté est devenue douleur.

Noir vacarme de Paris :
Bidault a déjà le fascisme au cœur.

Noir futur de Paris :
la bourgeoisie française se meurt en brillant.

(Phrase de commentaire)... Après le dépôt d'une gerbe sous l'Arc de Triomphe par le cortège dont faisaient partie Pineau, Schumann, Bidault et d'autres parlementaires, la foule a attaqué le siège central du Parti communiste français et y a mis le feu.

Noires flammes de Paris :
quelle est la force du cœur contre la raison ?

La France et la raison ne concordent-elles plus,
noires flammes de Paris ?

23. Fuite de réfugiés de Hongrie

Cette neige est celle de l'an dernier,
ou d'il y a mille ans, avant tout espoir.
Où l'avons-nous connue, cette neige,
cette neige qui entoure des jours de pleurs ?
Ce sont nos mères, nos enfants et petits-enfants,
nos vieux parents, ces figures de semblables,
survivants des jours de pleurs — qui pleurent.
Quarante-trois, quarante-quatre sont
les années de cette blancheur,
de cette émigration ! Elles n'étaient pas révolues,
elles étaient là, avec leur neige ineffaçable,
avec leurs larmes héréditaires.

24. Affrontement entre patrouilles égyptiennes
et israéliennes

Étés funèbres d'Allah :
des patrouilles égyptiennes tirent.

Villes funèbres d'Allah :
elles crient : indépendance et socialisme!

Souvenirs funèbres d'Allah :
ils sont plus neufs que la liberté.

Silences funèbres d'Allah :
des miséreux de couleur tirent.

Soleil funèbre d'Allah :
au nom de mille peuples sous-prolétaires.